

Pierre MOLAINE

Un merle chantait à Josaphat



Du même auteur :

- *Frères humains*, nouvelles (pseudonyme Yvan KALININE), Éditions Corrêa, 1938
- *Samson a soif*, roman, Éditions Corrêa, 1943
- *Violences*, roman, Éditions Corrêa, 1944
- *Batailles pour mourir*, roman, Éditions Corrêa, 1945
- *De Blanc vêtu*, roman, Éditions Corrêa, 1945
- *Mort d'homme*, roman, Éditions Corrêa, 1946
- *Hautes œuvres*, roman, Éditions Corrêa, 1946
- *Les Orgues de l'enfer*, roman, Prix Renaudot, Éditions Corrêa, 1950
- *Cimetière Saint-Médard*, roman, Éditions Corrêa, 1952
- *L'Itinéraire de la Vierge Marie*, essai, Éditions Corrêa, 1954
- *Satan comme la foudre*, roman, Éditions Corrêa, 1955
- *Célébration de la grenade*, essai, Éditions Robert Morel, 1962
- *J'ai rêvé de lumière*, roman, Éditions Calmann-Lévy, 1963
- *La Bidoche*, roman, Éditions Calmann-Lévy, 1965
- *Le Sang*, roman, Éditions Calmann-Lévy, 1967

En collaboration et sous le pseudonyme de Jean-Luc FABER

- *Où je vais, nul ne meurt*, Denoël, 1975

Inédit(s) posthume(s)

- *La garrigue brûle*, roman, Éditions des Traboules, 2009

Pierre Molaine

Un merle
chantait à Josaphat

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-9006-3

Dépôt légal : novembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Rien ne ressemble plus
à la guerre d'hier
que la guerre civile de demain*

PREMIÈRE PARTIE

Deux détonations retentirent ensemble, puis une troisième presque aussitôt. Le Vicomte avait tiré deux fois, coup sur coup, selon son habitude. Au fusil, au pistolet, à la grenade, le Vicomte doublait toujours la mise. Il ne disait pas : « Noblesse oblige. » Il disait : « Je suis un fol enchérisseur. » Les partisans ne comprenaient pas ce langage. Ils le regardaient de travers. Ils se poussaient du coude. Il ajoutait alors : « Pas de signature de ma main sans paraphe. » Les partisans devinaient ce qu'il voulait dire. Ils respiraient. Ils se faisaient du bon sang.

Là-bas, le motocycliste vert avait lâché le guidon, porté les mains à sa poitrine, rabattu les mains sur son ventre, et voilà qu'il basculait en avant, les bras pendants, les mains pendantes, la tête pendante, voilà qu'il tombait de sa machine et il s'étalait dans la poussière, les bras en croix, les jambes écartées, la face contre terre, et il ne bougeait plus. Une seconde avant, c'était un jeune militaire, un bon militaire, propre, casqué, botté, sanglé, au bel imperméable vert, à la courte mitraillette noire, un militaire peut-être décoré. Deux secondes avant, il suivait prestement la route en lacets, le moteur tournait rond, la motocyclette répondait bien, ils s'entendaient à merveille, une fois encore, l'homme et la machine.

Maintenant, l'homme était étendu sur la route blanche, les bras en croix, il ne bougeait plus, son casque avait roulé loin de lui, la machine flambait dans la fosse.

Un à un, les échos répétaient les détonations. L'aboi assourdi d'un chien parvint d'une ferme invisible. Vaillant écoutait ces bruits. Il reniflait l'odeur de la poudre. Il vivait. Son cœur se serrait, ses mains tremblaient, son nom n'était pas Vaillant, mais le soleil était vrai, les échos et les chiens fidèles, son vieux mousqueton précis, et il vivait. Le type, là-bas, avait son compte, allongé de travers, dans la poussière blanche de la route et la fumée noire de la motocyclette en flammes. Un bon soldat, peut-être cité, décoré. Un trop bon soldat, qui savait trop obéir. Heureusement il n'avait pas souffert.

Vaillant essuya de la main la sueur de son front. Il transpirait et éprouvait un grand froid. Il avait chaud et grelottait toujours dans ces cas-là. Il bâilla, soupira pour se donner une contenance. La grenade qui gonflait la poche de son pantalon le gênait. Il la retira et l'enfouit dans une poche de son blouson. Son regard tomba sur son mousqueton, la culasse brillante, le levier étincelant. Attention aux reflets ! Pas de clins d'œil à la mort ! Il enfouit son mousqueton sous les bruyères. Il bâilla et soupira encore. Le compte du type était bon. La motocyclette flambait dans le fossé. L'aboi assourdi du chien tournait au gémissement funèbre. Mieux valait penser à autre chose. Il ferma les yeux. Il avait moins chaud. Il avait moins froid. Il se sentait presque bien tout d'un coup, le dos au soleil, le ventre contre la terre tiède, ça et là trempée encore de rosée.

– En somme, dit le Vicomte, un pauvre petit motocycliste de rien du tout.

Vaillant rouvrit les yeux. La lumière ardente l'éblouit et il se mit à larmoyer. Il regarda le Vicomte prendre appui sur un coude pour cracher de côté un long jet de salive brune. Depuis quelque temps, le Vicomte chiquait. Sa barbe et ses cheveux ne laissaient voir de son visage que les yeux et le nez. Il avait fait vœu de saleté. Il puait. Son nom n'était pas Vicomte et tel n'était pas son titre. Mais la devise authentique de sa noble famille tenait en trois mots : « Sus à fêrir ! » et il prenait souvent plaisir à considérer le chaton armorié de sa lourde chevalière. Un homme singulier. Un homme cruel, emporté, généreux, ancien parachutiste. Il ne détestait pas Vaillant. Il ne se méfiait de lui qu'à demi. Vaillant ne se méfiait pas du Vicomte. Il ne le détestait qu'à demi.

– J'ai faim, soif et sommeil, dit le Vicomte.

Il se leva, ramassa les douilles des cartouches tirées et alla écraser à coups de talon une vipère lovée, qu'il avait repérée depuis un moment au pied d'un rocher proche. Là-bas, le motocycliste ne bougeait plus, les bras en croix, les jambes écartées. Son imperméable vert le drapait comme un linceul. La motocyclette brûlait. Les flammes déjà moins hautes dégageaient une fumée moins noire, le chien s'était tu. Vaillant crut percevoir un tintement lointain et précipité de sonnaillie. Non. Rien. Midi. L'été. Le silence. Une ombre éployée glissait lentement sur les herbes et les pierres. L'aigle, plein de morgue, planait en rond à bonne hauteur. Le Vicomte l'injuria en mâchonnant sa chique. Il fit mine de l'ajuster. Il aimait mieux les corbeaux que les aigles. Il l'ajusta.

Vaillant crut qu'il allait tirer. Par dérision il se boucha les oreilles. Il attendit maussadement les deux coups rituels. Le premier était coup d'obligation, le deuxième était coup d'honneur. Le Vicomte baissa son arme. Il cracha loin de lui. Soudain ardent à la proie, l'aigle fondit sur un point fugitif de la terre. Il disparut de leur vue. Le Vicomte ricana et se prélassa dans les bruyères. Il avait un air à la fois goguenard et satisfait.

– Mission remplie, dit-il.

Il dit encore, sans regarder Vaillant :

– Départ à ton commandement. L'amorce est jetée. La grosse pièce la flaire. Aux autres de ferrer.

Il ne dédaignait pas de s'exprimer par allégories et métaphores. Il s'y ingéniait même. L'amorce ? C'était le petit motocycliste à la peau trouée, aplati sur la route blanche. La grosse pièce ? Cette patrouille blindée à chenilles que l'on entendait graver, triste et ronronnante, la côte en contrebas. Les autres ? Quelques partisans accrochés au surplomb du ravin où courait le torrent. En matière d'embuscades ces partisans batailleurs possédaient une adroite pratique. Cependant le Vicomte croyait en savoir plus long à lui tout seul qu'eux tous réunis. Il descendait d'une lignée d'hommes de guerre. Il donnait son avis si on ne le lui demandait pas. Il ne le donnait pas si on le lui demandait. L'avis du Vicomte valait ce qu'il valait, l'affaire se passait comme elle devait bonnement se passer, les représailles étaient ce qu'elles ne pouvaient manquer d'être, n'importe qui en concluait ou présageait n'importe quoi, la guerre civile restait la guerre civile et le Vicomte marquait d'une coche sur une latte de bois, pareil à un

boulangier de naguère, les adversaires qu'il tuait à crédit.

– Tu vises bien, dit Vaillant.

– Tu n'as pas non plus les yeux dans ta poche, dit le Vicomte.

– Tu tires juste, reprit Vaillant au bout d'un moment.

– Tu fais bon usage aussi de ta baguette magique, dit le Vicomte.

Durant près de trois heures, ils s'étaient ennuyés à l'affût, n'ayant rien d'autre en projet que ce qu'ils venaient à l'instant de réussir et rien à faire d'autre que contempler le paysage. L'escarpement de l'avancée leur dissimulait la scierie, au toit effondré, sa vieille roue paralysée, le bief d'arrivée, paisible et mesuré, le bief de fuite, écumant et fantasque, mais ils découvraient sur plus d'une demi-lieue, en amont, le fond du défilé et, en aval, le torrent au lit bouleversé et une longue portion de route claire, serrée contre la roche par les eaux impérieuses. De longs arbres jetés bas, ébranchés et écorcés, franchissaient par endroits le torrent, hasardeuses passerelles pourvues de garde-fous en légères voliges. Au-delà, de fortes croupes, désordonnées et rases, à l'ossature partiellement à nu, servaient de socle abrupt à des hauteurs sauvages, creusées de failles, et à la vertigineuse forêt de sapins ascendante, ténébreuse, immobile, ceinte ou couronnée de vapeurs dorées, variables, mouvantes, où se distinguait de temps à autre, en transparence, le reflet bleuâtre ou rose des neiges éternelles. Les deux hommes savaient que, derrière eux, la montagne aux cimes et aux contreforts disparates offrait un relief moins hostile et que, dans le moment, brûlée par le

soleil jusqu'à son cœur de granit, elle observait cet étonnant silence qu'impose, en été, l'heure de midi. Une humide odeur de feuilles mortes et de fougères montait du torrent, mais la brise nonchalante remuait par intermittence des parfums plus salubres de résine, de buis et de menthe sauvage.

– Tu tires mieux que moi, dit Vaillant.

– Voire ! dit le Vicomte.

– Tu fais plus souvent mouche.

– Ah bah ! dit le Vicomte.

– C'est toi, sûrement, qui l'as touché de ta baguette magique.

– Qui peut savoir ? dit le Vicomte.

– J'espère que c'est toi, dit Vaillant.

– Tu espères que c'est moi ?

– Oui, dit Vaillant. J'aurais voulu le manquer.

– Tu aurais voulu le manquer ?

– Oui, dit Vaillant. J'ai visé de mon mieux, mais pour le manquer. Je l'ai manqué parce que j'espérais le manquer.

– Ah bah ! dit le Vicomte.

Il était couché sur le dos, dans les bruyères, un brin d'herbe aux lèvres, et Vaillant se coucha aussi sur le dos. Ils croisèrent les bras et fermèrent les yeux. Ils abaissèrent leurs grands bérets jusqu'au menton. Ils jouissaient du soleil. Ils se sentaient tellement bien qu'ils ne pensaient plus à rien. Le Vicomte n'était pas disposé à s'endormir. Il mâchait sa chique, un brin d'herbe aux lèvres. Le bruit qu'il faisait en mâchant énervait Vaillant. Le Vicomte mâcha plus fort afin d'énervier davantage Vaillant. Il repoussa son grand béret, se souleva sur un coude, cracha loin de lui et dit :

– Tu étais quelqu'un, Vaillant.

– J'étais quelqu'un ?

– Autrefois, comme moi, tu étais quelqu'un, Vaillant. Mais tu n'étais pas un type bien. Aujourd'hui, tu n'es plus quelqu'un. Mais tu es un type bien. Comme moi, *guerillero*.

Vaillant ne répondit pas. Le Vicomte abaissa son grand béret jusqu'à son menton et recroisa les bras. Vaillant songeait à des choses oubliées. Il revoyait des visages disparus. Il revivait des amours mortes.

– Tu espérais manquer ce bon soldat, dit le Vicomte, mais tu ne l'as pas manqué. Pan dans la cible !

– Qui peut savoir ? dit Vaillant.

– À toi le mérite, dit le Vicomte.

– Ah bah ! dit Vaillant.

– Je te dis que tu ne l'as pas manqué. En plein dans le mille. Mouche. Au cœur. Droit au cœur.

Vaillant ne répondit pas. Il se mit à plat ventre. Il entendait plus nettement, sans les voir, les blindés qui gravissaient la côte en lacets, le ronflement des moteurs, le claquement des chenilles. Il pensa aux partisans qui attendaient à l'entrée du défilé pour fermer la route après le passage des blindés, aux autres partisans qui, plus loin, préparaient des grenades incendiaires, blottis entre les rochers. Quelques hommes. Des types bien. Il ne voulait pas regarder du côté du motocycliste vert, étendu obliquement au bord du fossé où achevait de brûler la motocyclette. Il faillit regarder pourtant. Il ne regarda pas. Il regarda presque. Il ne put s'empêcher de regarder enfin. Aussitôt il se mit à trembler. Ce tireur

émérite tremblait facilement, sauf lorsqu'il couchait en joue et pressait la gâchette.

– Vicomte !

Le Vicomte sursauta et roula sur lui-même. Déjà il épaulait son mousqueton, une lueur au fond des yeux.

– Quelle guêpe te pique ? demanda-t-il.

– Nous avons manqué le type, dit Vaillant. Toi, moi, nous deux, nous l'avons manqué.

– Non, répondit le Vicomte. Toi, tu ne l'as pas manqué.

Là-bas, le motocycliste vert, étalé de tout son long dans la poussière blanche, s'était mis à bouger. D'abord il avait joint les genoux sous son bel imperméable aux reflets métalliques. Ensuite il avait ramené les bras contre son corps. Maintenant on aurait dit qu'il essayait de relever la tête. Il tendait le cou. Il se raidissait. Il n'avait plus du tout l'air d'être cloué sur une croix de Saint-André. Il ne ressemblait plus à un supplicié. Il vivait. Il voulait vivre. Dans son effort il paraissait plus grand, mieux pris en sa taille, de proportions athlétiques presque. Il redevenait un homme, un militaire gouvernemental, un ennemi. Il était quand même bien touché. Il n'arrivait pas facilement à relever la tête. Il n'étendait pas la main pour ramasser son casque. Ah ! il relevait la tête ! Il regardait devant lui pour essayer de se reconnaître et de comprendre. Il regardait à droite et à gauche, en quête de vérités et d'espoirs. Il remuait les épaules. Il changeait de position en portant par à-coups ses épaules vers le milieu de la route. Il s'aidait des coudes et des genoux, mais le Vicomte et Vaillant distinguaient mal ses mouvements, à cause du long imperméable vert, serré à la taille par un ceinturon à

baudrier. Il était bien touché. Il prenait appui sur le sol avec ses mains gantées pour hausser le buste et regarder plus loin devant lui et à droite et à gauche. Il ne songeait pas à ramasser son casque. Sa courte mitrailleuse noire était venue bizarrement se loger entre ses épaules, le canon dans le creux de sa nuque. Il se hâtait lentement. Il haussait la tête, le buste, et la moitié supérieure de son corps formait en plan sur la route, avec la moitié inférieure, un angle étrangement obtus. Vaillant et le Vicomte voyaient que sa reptation laborieuse laissait à découvert une grande tâche sombre, une traînée, du sang.

– On dirait un lézard, dit le Vicomte.

Il mâchait sa chique. Il s'installa tout à son aise. Il s'accouda comme à un balcon. Il était calme, froid, à peine ironique et curieux. Il dégageait une puanteur de boue. Vaillant avait envie de se boucher le nez.

– Il est grand et il est blond, dit le Vicomte. C'est un vrai, de notre meilleure race.

– Tais-toi donc, dit Vaillant.

Le Vicomte rit en silence. Il ne se gênait jamais pour rire des autres, mais il riait en silence. Il dit que ce n'était pas l'heure des simagrées, que le type là-bas était plus mort que mort, quoique vivant, parce qu'il souffrait les mille morts avant de mourir, que lui n'y pouvait rien et ne le regrettait pas, que la loi des justes sera toujours la suprême loi. Il cracha avec adresse, à longue portée, et écarta ses cheveux en broussaille, observant Vaillant du coin de l'œil. Il aimait beaucoup provoquer Vaillant au tir et aux échecs, se mesurer à Vaillant en toute occasion propice et partager ensuite avec Vaillant le pain dur, l'oignon blanc, le miel noir, le lait bourru. Il tenait Vaillant pour un fin joueur et un

fin tireur, pour un dilettante aussi, énigmatique et sombre, dont on ne savait trop que penser ni ce qu'il pensait. Il lui reprochait ses manières froides, ses mutismes subits, ses rêveries solitaires, son penchant distant à la réprobation. Le Vicomte supportait mal d'être traité de haut ou interpellé sur un certain ton. Il soupçonnait Vaillant de billevesées orgueilleuses ou d'imprudentes illusions.

Le motocycliste était retombé à plat ventre, le front dans la poussière, ses mains à plat de part et d'autre de sa tête. Sa mitraillette avait glissé de ses épaules. Il ne bougeait plus. Mort ? Quelque chose disait à Vaillant qu'il n'était pas mort. Il se remettait à bouger. Une main. Un bras. Un pied. Il tourna la tête du côté du bruit, des amis, de l'espoir. Il entendait le ronflement des blindés, le claquement des chenilles et peut-être, par intervalles la rumeur des voix. Sa main droite, à tâtons, chercha la mitraillette, la trouva, saisit le canon, s'arrêta, épuisée. Vaillant croyait entendre quelqu'un, tout près de lui, gémir, ahaner, bredouiller. La main hésitante s'anima de nouveau, tira la mitraillette péniblement, força les résistances des boutons, des crochets, s'abattit d'un coup sur le sol avec son fardeau. Le motocycliste sembla souffler un peu, se préparer à un nouvel effort. Il releva la tête. Il releva le haut du corps. Il n'avait pas lâché sa mitraillette. Il étendit le bras. Il voulait dégager la bretelle de la mitraillette. Il y parvint. Son bras, armé de la mitraillette, décrivit un arc de cercle dans la poussière. Il retomba, face contre terre. Le canon de la mitraillette était dans le prolongement de son bras et sa main à hauteur de la gâchette.

– Des simagrées, dit le Vicomte. Qu'est-ce qu'il veut ?

– Il veut tirer, dit Vaillant.

– Feu ! dit le Vicomte en ricanant.

La rafale partit au ras du sol. Un nuage de poussière s'éleva à l'endroit même, et le miaulement de quelques ricochets. Les échos caverneux, après un silence subit, répétèrent en le prolongeant le jappement de la rafale. Vaillant essuya son front en sueur. Le soleil tapait dur. Pourtant, Vaillant tremblait de tous ses membres. Le Vicomte, attentif à tout, mâchait sa chique. L'ombre de l'aigle passa sur les deux hommes. L'oiseau, redescendu de son aire, planait à grande hauteur, intrigué, soupçonneux. Le Vicomte cracha de haine et de dégoût.

La poussière retombait sur la route. Ils virent de nouveau le motocycliste. Il avait lâché sa mitraillette. Il était couché face contre terre, les bras en avant, les mains à plat. Il se prosternait aux pieds de la mort. Le Vicomte ne l'admirait pas. Depuis longtemps, le Vicomte n'admirait plus que lui-même et encore s'il était d'humeur à y consentir. Il ne le plaignait pas davantage. Depuis longtemps, le Vicomte ne plaignait plus personne, ni lui-même. Vaillant, tremblant à côté du Vicomte, ne savait pas au juste qu'éprouver. Il aurait voulu être ému de pitié, mais il lui semblait que la pitié n'était pas vraiment de circonstance. Évaluer ses responsabilités ? Pourquoi ? Quelles responsabilités ? Se repentir ? Pourquoi ? De quels torts s'accuser ? Il ressentait surtout de l'impatience. Il avait hâte de savoir le motocycliste mort et oublié.

– Puisque ce n'est pas toi qui l'as manqué, dit le Vicomte, va jusqu'au bout. Signe-lui sa levée d'écrou, *guerillero*.

– Il est peut-être délivré, maintenant, dit Vaillant.

- Délivré ? dit le Vicomte, d'un ton surpris.
- Il est peut-être libre, dit Vaillant. Pour toujours.
- Ah bah ! dit le Vicomte.

Il plaça ses mains en œillères sur ses tempes et affecta d'étudier longuement la victime étendue.

– Il vit encore un peu, dit-il. D'un cil et d'un petit orteil. Signe sa levée d'écrou.

– Je n'ose pas, dit Vaillant.

– Je me l'interdis, moi, dit le Vicomte. Je l'ai manqué. Beaucoup. Toi, tu ne l'as pas assez manqué.

– Comment peux-tu savoir que tu l'as manqué ?

– Comment savoir ? dit le Vicomte. Signe.

– Je n'ose pas.

– Cet homme souffre, dit le Vicomte, enflant la voix.

– Tais-toi donc ! cria Vaillant.

Le Vicomte rit sans bruit, puis il dressa l'oreille. La patrouille blindée venait de s'engager dans les gorges. La résonance renforçait le ronflement des moteurs, le claquement des chenilles, les commandements. Vaillant et le Vicomte imaginèrent les partisans aux aguets, impatients, prêts à dégringoler des rochers pour barrer au convoi la route du repli. Ils leur souhaitaient bonne chance. Ils n'avaient pas à intervenir. Leur mission de fins tireurs était remplie.

Par moments, le motocycliste remuait faiblement sur la route. Vaillant pensa à l'un de ces poissons tirés de l'eau qui n'achèvent pas de mourir et s'agitent en sursaut dans leur misérable agonie. Il était envahi par un sentiment de honte. Ce type qui se tortillait lui paraissait injustement grotesque. C'est pourquoi il